



Laurent Petit, en 2009, à Châlons-en-Champagne. Cet ex-ingénieur « psychanalyse » désormais les villes.

CHARLES ALTOFFER

Poètes, vos chantiers !

Ils sont architectes, paysagistes ou designers, issus du théâtre de rue ou des beaux-arts. Par leur inventivité et leur esprit créatif, ils veulent réenchanter les projets urbanistiques

STÉPHANIE LÉMOINE

Cernée de palissades, la zone d'aménagement concerté (ZAC) du Plateau, à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne), pourrait presque passer pour un chantier banal. Depuis 2007, Stefan Shankland, artiste plasticien, y accompagne la construction d'un millier de logements au gré d'une « recherche-action », financée par la mairie et déployée sur dix ans. L'idée ? « *Intégrer l'art à la ville en transformation* » grâce à la mise en œuvre d'un projet HQAC, « haute qualité artistique et culturelle ».

Le projet, baptisé Trans305, a pour vocation d'ouvrir le chantier au public à l'occasion de performances, d'expositions ou de visites guidées. L'installation de panneaux d'information en bordure du site – obligation réglementaire pour l'aménageur – devient ainsi l'objet d'un travail avec un graphiste et des étudiants en art, à l'issue duquel les « signes » créés ont été inaugurés publiquement.

« Il s'agit de questionner ce que l'art fait au territoire, mais aussi ce que le territoire fait à l'art »

MAUD LE FLOC'H

urbaniste scénographe, directrice du pOlaU

L'an dernier, un atelier pensé comme un incubateur a également été aménagé en lisière de la ZAC par le collectif d'architectes YA+K (prononcer « y a plus qu'à »). D'avril à juin, ce lieu a accueilli plusieurs ateliers invitant artistes, riverains ou apprentis designers à concevoir des prototypes de mobilier urbain. « *Stefan permet aux ouvriers, aux promoteurs, aux riverains, aux travailleurs sociaux, de se rencontrer et d'évoluer dans leur pratique*, explique Etienne Delprat, de YA+K. C'est dans cette relation que les choses se jouent. »

La démarche de Stefan Shankland n'est pas isolée. A l'Île-Saint-Denis (Seine-Saint-Denis), Bellastock mène un projet comparable sur le chantier de l'écoquartier fluvial. Ce jeune collectif d'architectes fabrique, sur le site, des prototypes de mobilier urbain à partir de matériaux issus de la démolition. Comme eux, un nombre croissant de collectifs et d'artistes ont fait de la ville leur espace de création. Certains sont architectes, paysagistes ou designers. D'autres viennent du théâtre de rue ou des beaux-arts. Les plus jeunes n'ont pas 30 ans. Ils forment une

nébuleuse aux contours flous, mais dont les acteurs se connaissent et s'associent au fil des projets. Tous revendiquent une approche transdisciplinaire de leur pratique et plaident pour que la création soit davantage associée à l'aménagement du territoire.

A priori, une telle revendication n'a rien de très neuf : que ce soit avec la commande publique, le théâtre de rue ou même le street art, la culture a toujours investi l'espace urbain. Mais chez ces créatifs, c'est l'aménagement lui-même, entendu comme processus de transformation d'un espace, qui forme le sujet et le matériau de l'œuvre. Il ouvre sur des événements ou des réalisations, souvent éphémères, dont l'enjeu est d'accompagner la requalification d'une friche industrielle, la rénovation d'un quartier dans le cadre de l'Agence nationale pour la rénovation urbaine (ANRU) ou l'aménagement d'un espace public. L'intervention consiste alors à préfigurer le projet urbain et à occuper l'intervalle qui le sépare de sa mise en œuvre... « *Il s'agit de questionner ce que l'art fait au territoire, mais aussi ce que le territoire fait à l'art* », résume Maud Le Floch, urbaniste scénographe et directrice du pOlaU – pôle des arts urbains – une résidence artistique tourangelaise se consacrant aux liens entre création et urbanisme.

« Questionner ce que l'art fait au territoire » revient évidemment à mettre en question la façon dont la ville s'élabore. Les interventions dans l'espace urbain tournent le dos à un demi-siècle d'urbanisme fonctionnel et de rationalité technique, auxquels elles opposent l'inventivité, le partage, l'exploration sensible et la subjectivité. Depuis 2003, Laurent Petit, ingénieur venu sur le tard au théâtre de rue, s'attache à « psychanalyser » les villes dans le cadre de l'ANPU – « Agence nationale de psychanalyse urbaine ». Après avoir couché les habitants sur le divan, il livre son diagnostic au gré de performances potaches, si possible en présence des élus, où l'identification d'un PNSU (« point névro-stratégique urbain ») conduit à l'élaboration d'un TRU (« traitement radical urbain ») pouvant prendre la forme des ZOB (« zones d'occupation bucolique »). Pour l'artiste, ces pseudo-conférences conduisent à porter un tout autre regard sur la ville : « *On ne gère pas un territoire avec des règles de droit*, explique-t-il. *Nos interventions sont un outil poétique qui permet d'insuffler au projet urbain un peu d'enchantement, de poésie et d'irrationnel.* »

L'intervention in situ est aussi un moyen de revendiquer une participation aux dynamiques de transformation urbaine, et d'en disputer l'expertise à une poignée d'élus et d'urbanistes. D'où le caractère collectif et parfois participatif des projets. Les artistes, architectes et designers évoqués ont en commun le refus des hiérarchies – ce dont atteste l'organisation en collectifs, avec ce qu'elle suppose d'horizontalité. « *Dans les années 1960, le collectif voulait prendre le pouvoir*, rappelle l'architecte Patrick Bou-

chain, inspirateur de nombre de ces démarches. *Aujourd'hui, il s'envisage davantage comme une délégation du politique et pointe la crise de la démocratie représentative.* » La plupart se gardent cependant de politiser leur démarche. « *Nous sommes une génération qui ne croit plus au politique*, résume Etienne Delprat. *On est plutôt dans le plaisir de faire.* »

En privilégiant le « faire », les artistes, architectes ou paysagistes engagés dans l'accompagnement des mutations urbaines mettent en cause leurs routines professionnelles. Ils revendiquent le droit de se mettre dans la position de l'utilisateur, d'essayer, de se tromper, de recommencer, d'où leur intérêt pour les micro-architectures, la récupération, le « do-it-yourself » (« fais-le toi-même »), l'éphémère. En cela, ils sont les héritiers de Patrick Bouchain ou de Lucien Kroll, et perpétuent l'idée d'une architecture qui s'invente au fil des discussions avec les usagers, sans plan pré-défini. « *Nous ne sommes pas contre les méthodes classiques de la maîtrise d'œuvre, mais nous en inventons de nouvelles* », résume Miguel Georgieff, du collectif de paysagistes et d'architectes Coloco.

Leur dimension résolument expérimentale pourrait expliquer que ce type de démarche soit de plus en plus souvent appelé en renfort du politique, a fortiori dans les contextes dits « sensibles ». Pour requalifier le centre-ville mal cousu de Vitrolles (Bouches-du-Rhône) et flouter au passage l'image catastrophique dont la commune pâtit depuis qu'elle a servi de laboratoire au FN, le maire socialiste Loïc Gachon s'est associé à Gabi Farage, membre récemment disparu du collectif de création Bruit du frigo. Ce dernier a conçu un vaste projet de développement culturel : « *Vitrolles échangeur*. »

Dans ce cadre, quatre collectifs d'architectes ont été invités à intervenir dans divers lieux stratégiques de la ville. Au mois de juin dernier, eXYZT a ainsi installé une « oasis urbaine » derrière la mairie, pendant qu'Etc réaménageait la gare routière, y créant notamment un manège en bois. Pour Loïc Gachon, l'expérience a d'abord un intérêt opérationnel : « *Cela permet de tester, d'expérimenter et de préfigurer des aménagements urbains plus pérennes, s'enthousiasme-t-il. Le tout pour un budget limité.* »

Les collectifs engagés dans les transformations urbaines ont en effet l'avantage d'être peu chers, d'autant moins qu'ils privilégient le recyclage des matériaux et savent mobiliser nombre de bénévoles. Un atout précieux dans un contexte de crise. Surtout, ils ouvrent un espace de médiation appréciable quand les recettes habituelles ne fonctionnent plus. « *Il arrive qu'on nous appelle quand l'ANRU a échoué* », explique Claire Bonnet, du collectif d'architectes les Saprophytes.

Confier aux artistes et aux créatifs le soin de « réparer » la ville a pourtant ses limites. Car, quelles que soient leurs vertus, ces initiatives ne peuvent se substituer à une véritable politique de rénovation urbaine. ■

VU D'ITALIE

Sanremo et le maître à chanter

Beppe Grillo, leader du Mouvement 5 étoiles, menace de perturber le festival de chanson italien

PHILIPPE RIDET

Rome, correspondant

Pourquoi le Festival de la chanson de Sanremo, qui se déroule depuis 1950 sur la côte ligure, a-t-il toujours autant de succès ? « *Perché Sanremo è Sanremo* » (« parce que Sanremo est Sanremo »), répondent les Italiens. Osons une autre explication : plus qu'un festival de la chanson, Sanremo est l'exutoire des passions italiennes. Il en épouse les prémices, les antécédents, les accompagnes. Les polémiques qui précèdent désormais chaque édition donnent le pouls du pays : elles fonctionnent comme un révélateur des états d'âme, des crispations, des reculs et des avancées de la société italienne.

L'édition 2014, prévue au mois de février, ne semble pas devoir échapper à cette règle. Au centre de la polémique, le contrat – 5,4 millions d'euros pour trois ans, dit-on – signé entre la télévision publique et Fabio Fazio, animateur vedette de l'émission de Rai 3 « *Che tempo che fa* », également présentateur, pour la deuxième année consécutive, du festival. Pour Beppe Grillo, le leader du Mouvement 5 étoiles, ce cachet est d'autant plus scandaleux que l'émission de Fabio Fazio est produite par Endemol, détenue en partie par Mediaset, propriétaire de Silvio Berlusconi. Le présentateur, lui, répond qu'il faut gagner de l'argent à son entreprise.

Tribune populaire et médiatique

Le défi est lancé entre Beppe Grillo, l'économique génois, lui-même produit de la télévision des années 1980 (il a participé au festival à plusieurs reprises), et Fabio Fazio, la star des années 2000, sorte de Michel Drucker jeune, capable de passer de l'interview d'un sportif ou d'un acteur à celle d'un homme politique. Entre le partisan de l'austérité des élus et des élites (Beppe Grillo) et le symbole supposé du gaspillage de l'argent public de l'arrogance des nantis (Fabio Fazio). Le lieu est choisi : la scène ou les allentours du Théâtre Ariston, dans lequel se déroulent les cinq soirées du concours que Beppe Grillo et les siens menacent de venir perturber.

Inutile de chercher plus loin, l'édition 2014 du festival a trouvé son fil rouge. Monument kitsch et thermomètre des fibres transalpines, Sanremo est une fois de plus en harmonie avec l'actualité, à moins que ce ne soit l'inverse.

En 2013, le festival avait bien failli être retardé parce que certains politiques craignaient que les opinions de son présentateur (supposé de gauche) viennent fausser la campagne pour les élections générales. En 2012, alors que Mario Monti dirigeait un gouvernement de techniciens soutenu par une coalition gauchiste, son mot d'ordre était : « *Nous sommes tous unis* ». En 2010, le chanteur Povia, connu pour ses positions droitières, interprétait une chanson dédiée à Elvana Englaro, une jeune femme en coma végétatif depuis dix-sept ans, et dont le décès, l'année précédente par « arrêt de l'alimentation », avait opposé les pro et anti-euthanasie. En 2009, le même Povia s'était classé deuxième du concours avec « *Luca era gay* », un morceau dans lequel un homosexuel retrouvait le « droit chemin »...

Mais revenons au présent. Sur son blog, M. Grillo menace : « *Nous viendrons chanter à Sanremo. Je répète, nous viendrons chanter à Sanremo.* » A quoi Fabio Fazio répond par l'intermédiaire de Twitter : « *Si tu es deux bonnes chansons, on te prend. Je répète, deux bonnes chansons.* » Chacun y trouve bien sûr son compte. Beppe Grillo s'offre une tribune populaire et médiatique et l'animateur Fabio Fazio met les rieurs de son côté en évitant de répondre sur le fond. Le festival accueillera donc une fois encore un des débats (vrais ou faux) de la Péninsule en lui offrant la possibilité d'un happy end ou d'un catharsis – en musique et sous les gerbes de mimosas de la côte ligure. ■